

[« La femme » : tache aveugle des systèmes philosophiques*]

Mes lectures soupçonneuses des grands textes de la philosophie ont montré que les systèmes philosophiques ne sont pas indépendants de la position sexuelle de leurs auteurs, en général « masculins ». J'ai remarqué qu'à chaque fois qu'un philosophe introduit la question des femmes, c'est toujours avec une gêne ou une réticence extrême.

Platon dans le livre V de *La République* dit qu'il va aborder la question la plus scabreuse et la plus redoutable de toutes, et qu'il faut pour la résoudre se jeter à l'eau, espérant y trouver quelque dauphin salvateur, qui puisse le sortir de cette aporie paralysante, de cette voie sans issue que représente la question des femmes^[1]...

Kierkegaard, à son tour, en mettant en exergue dans son livre *Sur l'ironie* la citation de Platon sur la question redoutable des femmes, indique d'emblée que derrière la question de l'ironie se trouve peut-être en jeu celle des femmes : aussi difficiles à cerner l'une que l'autre^[2].

* Texte de l'entretien réalisé par Joke Hermsen le 12 septembre 1991, à Paris, publié sous le titre : « La question des femmes : une impasse pour les philosophes » dans *Les Cahiers du Griffon* (n° 46, 1992, p. 65-74). Seuls les propos de S. Kofman sont ici reproduits. — Les notes d'édition (appelées entre crochets) sont réunies *infra*, p. 475 sq.

Le thème de « la femme » n'est pas un « thème » que je chercherais à traiter : c'est plutôt une trace que je suis dans les systèmes philosophiques pour y détecter en quelque sorte leur tache aveugle, souvent le point le plus faible du système et qui éclaire les véritables enjeux de ce système.

Il y a pour moi une sorte de jubilation à montrer chez les philosophes les plus grands qui croient poursuivre une recherche rationnelle, pure, indépendante de leurs pulsions, qu'ils se trouvent à leur insu menés par elles, même si, évidemment, le destin de la pensée n'est pas réductible au destin des pulsions.

•

Ma méthode de lecture emprunte à Freud et à Nietzsche, mais elle ne laisse pas indemnes ces deux auteurs, aucun d'eux n'a vraiment le dernier mot, car je joue de l'un contre l'autre.

Freud montre bien qu'un système philosophique, précisément parce qu'il demande davantage d'originalité que la science, mime un système paranoïaque même s'il ne s'y réduit pas et qu'il renvoie donc aux positions sexuelles de l'auteur. Mais lui-même, comme je l'ai montré dans *L'Énigme de la femme*, lorsqu'il parle des femmes, pense en parler de façon « scientifique », objective, et déclare ne se fier qu'à la seule observation, sans spéculation aucune... Je montre évidemment qu'il n'en est rien^[3].

Quant à Nietzsche, il est très lucide ; il sait très bien que les discours que les hommes développent sur les femmes dépendent en grande partie de l'image de la mère qu'ils portent en eux. Dans son cas, cette image est pour

le moins ambivalente. C'est bien pourquoi il y a dans ses textes des affirmations multiples et parfois contradictoires sur les femmes, comme je l'ai montré dans mon texte « Baubô^[4] ». Cette ambivalence peut chez lui aller jusqu'à l'horreur, envers d'un désir profond de la mère et de la sœur, horreur qui lui fait dire dans *Ecce Homo* qu'il est prêt à renoncer à sa pensée la plus abyssale, celle de l'éternel retour, à l'idée que sa mère et sa sœur, ces canailles, véritables têtes de Méduse, pourraient revenir éternellement^[5]. Donc quand Nietzsche pastichant un mot de Napoléon écrit « *Mulier taceat de muliere!* » [« Que femme se taise au sujet de la femme ! »], il n'ôte pas la parole aux femmes pour la donner aux hommes qui détiendraient la vérité sur elles, car il sait qu'il n'y a pas de vérité, pas plus sur les femmes que sur autre chose. Et que ce que l'on appelle « la Femme » ou « l'éternel féminin » est une fiction des hommes qui à un moment donné de l'histoire ont eu le besoin de séparer l'humanité en sexe fort et sexe faible, en s'attribuant imaginaiement cette force qu'ils n'avaient précisément plus^[6]. Quand Nietzsche demande aux femmes de faire silence sur les femmes, il leur demande de ne pas être complices des hommes, des métaphysiciens, de tous les dogmatiques qui croient en la « vérité ». Car la femme est, quand elle n'est pas corrompue par les hommes, sceptique^[7]. Elle sait qu'il n'y a pas de vérité et si elle se voile, c'est parce qu'elle sait qu'elle n'a rien à cacher. C'est la femme « émancipée » ou hystérique, celle qui refuse d'affirmer la vie, d'avoir des enfants, qui se fait complice des théologiens et revendique d'avoir à dire la vérité sur les femmes.

C'est pourquoi, quand, comme vous le dites, dans presque tous mes livres je parle des femmes, ce n'est pas pour dire la vérité sur elles. C'est pour dénoncer les préjugés métaphysiques masculins, pour aussi les déconstruire à la façon de Nietzsche et de Derrida. La déconstruction des opposés métaphysiques, entre autres celle du sensible et de l'intelligible, devant nécessairement conduire à celle de l'opposition masculin/féminin, puisque la tradition métaphysique a toujours mis le masculin du côté de l'intelligible, le féminin du côté du sensible.

•

S'il m'importe d'être femme dans la philosophie, c'est bien parce que tout mon travail, par son caractère conceptuel rigoureux, continue, réfute par les faits, la position métaphysique, déniait à « l'intelligence » féminine tous ces caractères que je viens d'énoncer. Mais qu'est-ce que cela veut dire, que je suis une femme, si on ne veut pas borner ce nom à une désignation anatomique ou à une identité sociale^[8] ? À moins de rester dans les oppositions métaphysiques données, on ne peut plus user de ce vocable en toute innocence, et comme allant de soi. C'est pourquoi je ne pense pas qu'il n'y ait que les femmes qui doivent ou qui puissent s'occuper de la question des femmes, ni qu'elles y voient plus clair.

Jusqu'à présent, ce qui m'a le plus « apporté » en ce domaine l'a été par deux hommes – mais sont-ce vraiment des « hommes » ?

Par Nietzsche, lorsqu'il dit que « la Femme » est une invention masculine.

Et par Freud, quand il fait la généalogie mythique de la culture ; il remarque alors qu'au moment du meurtre du père de la horde primitive les fils, pour ne pas perpétuer à l'infini le même type de meurtre, décrètent l'égalité entre eux et donnent le pouvoir aux femmes : c'est le matriarcat. Par la suite, au moment du patriarcat et du monothéisme, les femmes perdent le pouvoir réel, mais sont alors et alors seulement déifiées, transformées en grandes déesses-mères comme par compensation. Elles acquièrent alors un pouvoir fantasmatique énorme^[9].

Rousseau l'avait bien vu aussi^[10]. Si les femmes veulent avoir un « pouvoir » sur les hommes, dit-il, elles ne doivent pas avoir un pouvoir réel. Tout se passe comme si l'un devait nécessairement exclure l'autre. Comme si la puissance fantasmatique de la mère était telle qu'inversement l'homme doit compenser en se donnant à lui seul le pouvoir réel.

Toute la misogynie vient d'une peur énorme devant la puissance fantasmatique maternelle. Or, celle-ci peut-elle disparaître ?

•

Avec l'exemple de *La Religieuse* de Diderot, nous passons à un texte plus littéraire que « philosophique », si cette distinction tient encore. Ce qu'il m'a paru important de montrer dans « Séductions^[11] », c'est la manière complexe dont Diderot pose la question du sexe de l'auteur et le rapport à son style. Diderot, un « homme », anatomiquement parlant, écrit, mais c'est une femme, la religieuse Suzanne, qui est censée écrire. Diderot déploie tout son art

à faire écrire une femme le plus « naturellement » possible, d'une façon simple, naïve, innocente, pathétique, à des fins de séduction. À faire croire, et il y est parvenu, qu'il s'agit bien des mémoires d'une femme. Il montre par là même qu'un « homme » peut écrire comme une femme, jusqu'à faire illusion absolue sur ce point. Par là même il ébranle l'opposition masculin/féminin.

Mais en même temps, en cours d'écriture, il a beaucoup de peine à trouver le mot juste. Quand la mère supérieure, à la fin, va se confesser, il reste un mois en « panne » d'écriture. C'est une femme, M^{me} d'Holbach, qui lui souffle ce qu'il pouvait laisser entendre, suspendant dans la plus grande pudeur tout le reste : « Mon père, je suis damnée. » Diderot aurait reconnu que seule une femme pouvait avoir trouvé le mot juste, celui qui permet aussi à la littérature de rester littérature, c'est-à-dire pudique, voilée, possédant un savoir sans savoir.

Littérature de séduction qui en dit assez pour « exciter », sans aller plus loin, assez pour servir d'appât à la censure de l'époque, pour que celle-ci détourne les yeux de l'essentiel, la critique de l'institution religieuse. Censure qui laisse passer des idées révolutionnaires risquant d'ébranler la société tout entière, parce que Diderot, tout en raturant par une stratégie d'écriture complexe l'opposition des sexes fait croire, comme toute la tradition théologique – qu'il est en train pourtant de critiquer –, que la « séduction » est l'instinct propre aux femmes. Qu'il y a donc, au moins, une nature humaine, féminine et masculine, inébranlable, résistant à toute révolution, ce qui serait plutôt rassurant...

Que ma propre position sexuelle intervienne dans la lecture, c'est indéniable, mais cela n'explique pas ma lecture comme telle, la méthode que j'utilise et dont j'ai parlé précédemment.

Ce que ma ou mes positions sexuelles peuvent expliquer, c'est peut-être mon intérêt pour cette héroïne [de Diderot], dont le « roman familial » correspond un peu au mien : la position qu'elle occupe par rapport à sa mère et à ses sœurs, l'apprentissage qu'elle doit faire de l'ambivalence maternelle. Mon « histoire » fait que j'ai peut-être pu plus qu'une autre m'identifier à Suzanne et ceci d'autant plus que c'était le prénom qui m'avait été donné pendant la guerre^[12]. Je crois que cette identification est facilitée par le fait qu'il s'agit là d'un roman et non d'un texte philosophique.

Mais dans une certaine mesure « Diderot », « lui-même » – mais qui, « lui » ? – a pu aussi s'identifier à une femme... jusqu'à un certain point.

[Il] est sûr que [mes collègues masculins] n'auraient jamais écrit un texte pareil [« Séductions »]. Mais c'est parce qu'ils ne sont pas Sarah Kofman, et non pas simplement parce qu'ils ne sont pas femmes. Il n'y a pas d'un côté « l'homme », les hommes, et de l'autre côté « la femme », les femmes, mais il y a à chaque fois une bisexualité plus ou moins refoulée. J'ai une façon singulière de souligner ce problème de l'apprentissage de l'ambivalence maternelle, certes. Mais Diderot a pu voir aussi cela, à sa manière, même s'il n'use pas de ce terme plus moderne.

TABLE

L'énigme de la femme

La femme dans les textes de Freud

PREMIÈRE PARTIE L'ÉNIGME ET LE VOILE

I. La guerre des sexes	17
II. Spéculation, observation	23
III. Les retards de Freud	29
IV. L'autre	46
v. Une énigme excitante	50
<i>Le privilège de l'homme</i>	52
<i>L'inaccessibilité de la femme</i>	54
<i>La langue suspendue</i>	58
<i>La pudeur</i>	66
<i>La femme narcissique</i>	69
<i>Criminelle ou hystérique</i>	89
<i>Sexe fort ou sexe faible ?</i>	93
<i>La relève des mères</i>	98
<i>L'envieuse de pénis, la putain, l'homosexuel, le fétichiste</i> ...	112
« <i>Le trône et l'autel sont en danger</i> »	123
<i>Le roc</i>	127

DEUXIÈME PARTIE
FREUD MÈNE L'ENQUÊTE

I. L'intérêt pour l'énigme de la femme	137
II. La certitude immédiate de la différence	143
III. L'indécision et l'aporie introduites par la science anatomique	146
IV. La psychologie : sa stérilité, son impuissance	152
V. La psychanalyse : le devenir-femme de l'enfant	
<i>La bisexualité originaire</i>	163
<i>Le développement de la sexualité</i> – <i>différence entre filles et garçons</i>	176
<i>L'identité des deux sexes aux premiers</i> <i>stades de la libido</i>	179
<i>La puberté – les deux tâches</i> <i>supplémentaires de la fille</i>	
Le renversement hiérarchique	192
Le changement d'objet	195
Les relations libidinales de la fille avec la mère	
<i>Actif/passif, masculin/féminin</i>	200
<i>L'ambivalence</i>	213
<i>L'exagération de Freud</i>	218
Les transformations de la relation fille/mère	220
<i>La liste des récriminations</i>	222
<i>Le facteur spécifique : l'envie du pénis</i>	226
<i>Un tournant décisif : la découverte de la castration</i>	241
<i>Le désir du père et l'instauration de la féminité</i>	258
<i>Le complexe d'Œdipe de la fille</i>	270
<i>Le complexe de masculinité de la fille</i>	275
<i>Les conséquences de la bisexualité</i>	281
<i>Supplément rhapsodique</i>	286

AUTRES TEXTES

[« La femme » : tache aveugle des systèmes philosophiques]	311
Judith ou la mise en scène du tabou de la virginité.	325
[Un changement de sexe d'Auguste Comte unit son œuvre philosophique]	363
La femme, autrement dite	387
[<i>Supplément rhapsodique : L'autre</i>]	389
Ça cloche	391
Les fins phallogocratiques de Rousseau	437
[Les « fins dernières des hommes » spéculant sur « les femmes »]	461

POST-SCRIPTUM

EN GUISE D'AUTO PORTRAIT

[Apprendre à bien lire, apprendre à tenir parole]	467
[<i>Supplément : La femme dans Le Mot d'esprit de Freud</i>] ...	471
NOTES D'ÉDITION	475

•

EN APRÈS-TEXTE

par Isabelle Ullern

Féminisme ou philosophie ?	
Une pensée qui combat avec le destin	489